



# CLIO. Histoire, femmes et sociétés

19 (2004)

Femmes et images

---

Mônica Raisa SCHPUN

## L'histoire des femmes et du genre au Brésil : enquête sur trois générations

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Mônica Raisa SCHPUN, « L'histoire des femmes et du genre au Brésil : enquête sur trois générations », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 19 | 2004, mis en ligne le 13 novembre 2006, consulté le 11 février 2012.

URL : <http://clio.revues.org/656> ; DOI : 10.4000/clio.656

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/656>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Mônica Raisa SCHPUN

## L'histoire des femmes et du genre au Brésil : enquête sur trois générations

Pagination de l'édition papier : p. 191-207

- 1 Je présenterai au long de ce texte des résultats encore partiels d'un projet sur la constitution de l'histoire des femmes et du genre au Brésil. Dès sa conception, j'ai volontairement donné à cette enquête une tournure très personnelle, me concentrant sur les itinéraires des historien-ne-s que j'ai interviewé-e-s. C'est à partir d'eux que ce champ de recherches prend forme et se transforme. Je n'entends donc pas retracer ou analyser le cheminement historiographique de l'histoire des femmes et du genre au Brésil, dans le sens du travail élaboré par Françoise Thébaud<sup>1</sup>, ni rassembler des récits autobiographiques d'historien-ne-s des femmes et du genre<sup>2</sup>. Ma démarche ne privilégie pas non plus les aspects institutionnels de l'histoire des femmes, même si je les aborde aussi. Cette approche m'a semblé d'une part plus riche, me permettant de donner un portrait plus dynamique de ce domaine d'études, construit par ses acteurs et restitué grâce à leurs témoignages. D'autre part, elle résout pour moi une gêne, le fait de parler en France de ces historien-ne-s du Brésil, qui ne sont pas ici pour m'écouter. Grâce aux entretiens, je laisse la parole à mes interlocuteur-trice-s et je noue un dialogue avec eux/elles. Au total, onze entretiens ont été réalisés jusqu'à présent<sup>3</sup>, dont trois oraux et huit par courrier électronique. Ces derniers échanges, s'ils me privent de la présence de l'interviewé-e, restent à mi-chemin entre le dialogue oral et l'échange épistolaire, duquel ils se différencient par leur rapidité et par leur caractère informel.
- 2 Les historien-ne-s interrogé-e-s appartiennent à trois générations : les pionnières (3)<sup>4</sup>, celles qui ont été formées par celles-ci ou par leurs contemporains (4)<sup>5</sup>, et les plus jeunes (4)<sup>6</sup>, qui témoignent de certains développements actuels de l'histoire des femmes et du genre au Brésil — que j'aborderai par la suite. Je suis, en cela l'évolution propre au champ de recherche étudié. Pour le choix des personnes interviewées, le critère de la représentativité et de la notoriété a été central : la majorité d'entre elles occupe des fonctions-clés. Pour la troisième génération, d'autres critères se sont ajoutés : pour montrer l'élargissement du champ, y compris du point de vue géographique, j'ai choisi des personnes qui par leurs publications, par leur position à la tête de centres de recherche ou par le nombre d'étudiants encadrés en master et en doctorat ont acquis une visibilité nationale, tout en m'éloignant des axes centraux de production et de diffusion scientifique. J'ai également consulté la liste des prix accordés ces dernières années par la Fondation Carlos Chagas (dont je parlerai plus loin), qui joue un rôle important dans le développement et la diversification de la recherche en histoire des femmes. J'ai enfin souhaité m'entretenir avec des ancien-ne-s étudiant-e-s des interviewées des première et deuxième générations qui, par leur production, méritent de figurer ici et qui témoignent des filiations en œuvre. Les conversations se sont toutes déroulées à partir du même questionnaire.

### Les pionnières

- 3 Elles sont toutes les trois reconnues comme étant les premières à avoir lancé les recherches et l'enseignement en histoire des femmes au Brésil. Rachel Soihet et Maria Odila Dias exercent un rôle de transmission en tant que professeures, tandis que Miriam Moreira Leite, n'ayant jamais occupé un poste d'enseignante, s'est surtout fait connaître par ses travaux. Parallèlement, elle a dirigé le stratégique centre de documentation du département d'histoire de l'Université de São Paulo (USP). Elle y a accumulé des documents pour l'histoire des femmes et a été en mesure d'informer et de former plusieurs spécialistes.
- 4 Ces trois femmes ne sont pas de la même génération si l'on tient compte de leur date de naissance, mais elles commencent à faire de l'histoire des femmes dans la même période. Maria Odila Dias produit son premier travail dans ce domaine entre la fin des années 70 et le début des années 80. Il s'agit de sa *livre-docência* (équivalent de l'Habilitation française),

soutenue en 1982<sup>7</sup>. C'est donc dans une étape avancée de sa carrière, commencée tôt il est vrai<sup>8</sup>, qu'elle se convertit à l'histoire des femmes. En 1976, elle offre, à l'USP, le premier cours de « post-graduation » (niveaux master et doctorat) en histoire des femmes. Depuis, elle forme, aujourd'hui encore, beaucoup de chercheur-e-s, venant souvent des autres états du pays pour faire leur thèse sous sa direction, soit à l'USP, soit à l'Université Catholique de São Paulo (PUC-SP), où elle travaille après avoir pris sa retraite du service public<sup>9</sup>.

5 Selon Maria Odila, les pionnières des études sur les femmes, dans cette décennie 1970 qui les voient naître, cherchent auprès des philosophes contemporains — Habermas, Foucault, Deleuze — une base théorique leur permettant de déconstruire la culture érudite qu'elles ont reçue, totalement masculine. Et, dans cette « critique des valeurs intellectuelles héritées », le féminisme est pour elle « une des avant-gardes critiques, coïncidant largement avec ce que proposent les philosophes non-féministes ». Une lecture féministe de l'histoire (qui ne se limite pas « à y ajouter les femmes ») est ainsi porteuse d'une critique générale, en relation étroite avec le contexte brésilien car, toujours selon elle, l'histoire du Brésil n'est pas seulement masculine, mais aussi très élitiste. Cette double vocation critique lui semble une exigence de qualité pour l'histoire des femmes.

6 Miriam Moreira Leite a rejoint l'histoire des femmes par un tout autre chemin, qui marquera l'ensemble de ses travaux et de son itinéraire. En 1976, elle participe à l'élaboration d'un état des lieux bibliographique pour la recherche sur les femmes, toutes disciplines confondues, et s'occupe de l'histoire. Il s'agit en fait d'un projet important qui réunit et systématise l'ensemble des recherches sur les femmes existant à l'époque<sup>10</sup>, les rendant ainsi accessibles au plus grand nombre — et en particulier aux intéressées elles-mêmes. C'est là qu'elle inaugure deux sujets qui lui tiendront particulièrement à cœur par la suite. Tout d'abord, les récits de voyage, sur lesquels elle commence en 1978 une recherche qui s'étale sur plusieurs années — englobant aussi bien les références aux brésiliennes dans les écrits des voyageurs étrangers, que les récits des nombreuses voyageuses du XIXe siècle<sup>11</sup>. De plus, elle découvre alors l'œuvre de Maria Lacerda de Moura (1887-1945), femme à l'itinéraire très singulier, auquel elle consacre son doctorat<sup>12</sup>. Pour elle, les années 70 se caractérisent comme la période où on s'efforce d'accorder de la visibilité aux femmes, cherchant des sources prêtes à démentir leur absence de l'histoire, ce qui n'est pas sans poser de réelles difficultés. Dans une réflexion rétrospective, elle affirme que ce type de préoccupation a traversé l'ensemble de ses travaux, sans qu'elle ait jamais vraiment réussi à s'en détacher. Cependant, elle déclare aussi que la lecture des récits de voyage lui a permis de trouver la description de formes multiples d'organisation familiale, où les femmes étaient très souvent à la tête des ménages, ce qui allait à l'encontre du modèle de famille patriarcale hérité de l'œuvre de Gilberto Freyre<sup>13</sup> et encore dominant à l'époque. Ce souci va au-delà d'une démarche qui vise avant tout, comme elle l'affirme, à redonner de la visibilité aux femmes en tant qu'actrices de l'histoire, et y ajoute d'autres curiosités, moins centrées sur les sources, et tout à fait d'actualité dans les années 1970-80.

7 Rachel Soihet s'intéresse très tôt à l'histoire des femmes et soutient, en 1974, un master consacré à la leader suffragette Bertha Lutz (1894-1976)<sup>14</sup>. Il s'agit d'un travail précoce, jamais publié, qui s'efforce de mettre en valeur la personnalité ainsi que l'action politique et militante de Lutz. On y lit son intérêt pour le féminisme et les féministes, dans une période où les historiennes ne se consacrent pas encore à ce type de thématique, ainsi qu'une sensibilité personnelle au mouvement féministe des années 70 qui s'exprime par ses travaux plutôt que par un militantisme engagé. Enseignant depuis 1976 à l'Université Fédérale *Fluminense* (état de Rio), elle s'inscrit pour son doctorat à São Paulo où la conduit la centralisation du champ. Dans son parcours de recherches, les apports de l'anthropologie et d'une histoire culturelle attentive aux pratiques quotidiennes sont pour elle fondamentaux. Son attention se porte notamment sur le quotidien des femmes pauvres, sur les fêtes populaires, dont le Carnaval, et elle incorpore le concept de genre à ses travaux<sup>15</sup> : « [c'est un] élément nécessaire à l'éloignement du fantasme de la naturalisation (...). Une autre de ses contributions se trouve dans l'attention portée à l'idée d'asymétrie et de hiérarchie dans les rapports entre hommes et femmes, y incorporant la dimension des relations de pouvoir ».

## Deuxième génération

- 8 Elles sont quatre, d'âges assez voisins<sup>16</sup> et ont toutes commencé à faire de l'histoire des femmes à la fin des années 1980, au moment de leur doctorat, soutenu autour de 1990 ; leurs masters portaient sur d'autres sujets<sup>17</sup>. Seule Joana Maria Pedro a été élève de l'une des trois pionnières, Maria Odila Dias. Originnaire de l'état de Santa Catarina, dans le sud du pays, Joana Pedro fait donc son doctorat à São Paulo<sup>18</sup> et retourne ensuite prendre un poste dans son état d'origine, concourant ainsi à l'élargissement géographique du champ au niveau national, mouvement qui s'accroîtra par la suite. Dans l'université où elle enseigne depuis 1983, la Fédérale de Santa Catarina (UFSC), il existe, depuis 1994, une équipe interdisciplinaire d'études féministes, très active, à laquelle elle participe<sup>19</sup>. Deux autres historiennes, travaillant actuellement dans la même université, celle de Campinas (Unicamp, état de São Paulo), ont eu comme directeurs de thèse des historiens non spécialistes en histoire des femmes. Il s'agit de Margareth Rago et de Leila Mezan Algranti<sup>20</sup>. La première se convertit complètement après sa thèse et produit la suite de ses travaux dans ce domaine<sup>21</sup>. La seconde, malgré un doctorat sur les femmes de la période coloniale<sup>22</sup>, la place non négligeable que tiennent les femmes et le genre dans sa *livre-docência*<sup>23</sup> et la participation à une équipe de recherches travaillant sur le genre — le Pagu de l'Unicamp — déclare ne pas se considérer comme une historienne des femmes. Son intérêt principal reste la société coloniale brésilienne, sur laquelle elle a toujours travaillé, que ses acteurs soient des hommes ou des femmes. L'histoire des femmes, à laquelle elle croit avoir effectivement consacré une partie de ses recherches, correspond à son avis à un moment de son itinéraire, sans pour autant le définir pleinement.
- 9 En fait, c'est au moment où Leila Algranti étudie des sources sur les esclaves urbains à Rio, pour son master, qu'elle repère dans les archives des documents concernant les femmes vivant en réclusion dans des couvents. Vivant en Angleterre de la fin des années 70 au début des années 80 (moment où elle termine son master), elle suit les débats sur l'histoire des femmes dans les revues universitaires locales. À son retour, au moment de choisir son sujet de doctorat, elle revient à la documentation repérée précédemment et commence à travailler sur ces recluses. Elle affirme que ce travail, très lié à l'historiographie française, détonne dans les études brésiliennes en histoire des femmes, plus marquées par les réflexions américaines sur le genre. Dans le même temps, elle déclare qu'à l'époque où elle commence cette étude, la majorité des recherches sur les femmes de la période coloniale vient de la démographie historique et se focalise sur les femmes dans la famille ou dans les diverses formes d'organisation familiale — dans un contexte où historien-ne-s et anthropologues s'efforcent de démentir la vision univoque du modèle Gilberto Freyre. Elle préfère, de son côté, étudier les femmes dans un espace social autre que la famille ou le foyer ; les lieux de réclusion religieuse lui offrent donc des lieux de sociabilité exclusivement féminine en dehors de la famille, même si dans plus d'un cas les femmes y arrivent à la demande de leurs familles. Je dirai qu'à lire ses travaux il est difficile de soutenir qu'ils traitent uniquement des femmes, comme elle le dit, dans une version plus « classique » — je la cite — de l'histoire des femmes. La hiérarchie de l'Église et des contraintes sociales diverses se font sentir, de par l'histoire qu'elle écrit, dans l'isolement prétendu de ces lieux de réclusion.
- 10 Mary del Priore vient, elle, de la démographie historique. Pour son doctorat, soutenu en 1989, elle a travaillé sur des pratiques féminines liées aux corps, dans la période coloniale : « pratiques (de la maternité, de l'adultère, de la prostitution) qui (...) m'ont permis d'ébaucher les traits d'une 'culture féminine' »<sup>24</sup>. La démographie historique est en fait, pendant la décennie 1980, particulièrement décisive pour l'histoire coloniale au Brésil. Les nombreux/ses chercheur-e-s qui s'y consacrent travaillent le plus souvent sur des sujets liés à la famille, et c'est par ce biais que quelques-un-e-s abordent l'histoire des femmes. Une méthode quantitative, plus scientifique en apparence que d'autres, a le clair avantage d'être moins visée par la misogynie et l'antiféminisme en vigueur.
- 11 Cependant, les historiennes qui à l'époque font déjà l'histoire des femmes, en ayant suivi un itinéraire intellectuel différent, ne s'associent pas à ce type de démarche, que certaines, telle Miriam Moreira Leite, jugent traditionnelle, « trop collée à la documentation, sans une

approche qualitative qui puisse en dévoiler le sens et lire les résultats des descriptions données ». Les témoignages signalent ainsi un double clivage au sein de l'histoire des femmes : d'une part, entre les historiennes qui se disent féministes et les autres et, d'autre part, se superposant au premier, entre celles qui font l'histoire des femmes avec des approches qualitatives et celles qui viennent de la démographie, aux méthodes quantitatives. Les interviews des trois pionnières présentées ci-dessus, expriment, chacune à sa façon, le féminisme de leurs auteures, qui se détachent complètement de toute préoccupation quantitative en histoire. Pour celles de la deuxième génération, le féminisme ne fait plus consensus. Ainsi, Margareth Rago et Joana Pedro se disent sans hésitation féministes. Elles expriment un engagement social dont leur féminisme apparaît inséparable, et qu'il renforce même. Leila Mezan Algranti nuance sa réponse : même si elle considère le féminisme comme un des deux déclencheurs de l'histoire des femmes (l'autre étant, à son avis, la démographie), elle ne se montre pas sensible au féminisme ni ne voit de relation entre celui-ci et ses choix intellectuels, qui suivent un autre chemin. De son côté, marquant une rupture conflictuelle, Mary del Priore radicalise sa position : « À cette époque-là [vers 1986] j'ai connu et suis devenue amie de Michela De Giorgio. Son intérêt pour la question du féminin m'a rapprochée des auteures liées à la revue *Pénélope* ; j'ai assisté à certaines de leurs réunions. L'avantage que j'ai tiré de cette expérience a été de me rendre compte que les questions que ces chercheuses se posaient n'étaient pas les miennes. *Je n'ai jamais eu aucun intérêt pour les politiques féministes. Ni même un intérêt intellectuel ou politique pour le féminisme* »<sup>25</sup>. Leila Mezan Algranti et Mary del Priore ne manifestent aucun intérêt pour l'engagement social, cher à Margareth Rago et à Joana Pedro. Et cela semble étroitement lié à la distance ou à l'adhésion que les deux premières et les deux dernières consacrent au féminisme.

12 Il faut dire encore que les années 1970-80 sont une période dominée par le marxisme dans l'université brésilienne. Et, dans un tel contexte, l'histoire des femmes est littéralement incompréhensible<sup>26</sup>. Selon Maria Odila Dias, sa *livre-docência* sur les femmes pauvres à São Paulo au XIXe siècle était considérée comme de l'histoire « sans importance » ; ou bien on n'arrivait pas à la lire car il manquait des références pour la classer<sup>27</sup>. Pour Miriam Moreira Leite, « le marxisme s'ajoute un peu au machisme brésilien pour rendre les choses plus difficiles ». En fait, les féministes de l'époque ont une grande difficulté à s'éloigner de la perspective marxiste, à ne pas faire une histoire selon les canons dominants — et imposés. L'étude fondatrice de la sociologue Helleieth Saffioti, qui essaye de tracer une histoire de la condition féminine au sein du capitalisme, particulièrement dans le cadre de la société brésilienne, donne bien le ton en affichant un titre symptomatique : *A Mulher na sociedade de classes : mito e realidade (La Femme dans la société des classes : mythe et réalité)*. Il s'agit d'une *livre-docência* soutenue en 1967 et publiée pour la première fois deux ans après. Il est très difficile à l'époque de penser les femmes par une approche différente et l'auteure affirme, dans une « note préliminaire » très éloquentes quant aux contraintes intellectuelles en jeu : « Si cet ouvrage ne s'adresse pas seulement aux femmes, il ne prend pas non plus la défense des individus du sexe féminin. Il n'est donc pas féministe. Il dénonce, au contraire, les conditions précaires du fonctionnement de l'institution familiale dans les sociétés de classes, conséquence d'une oppression qui n'atteint seulement la femme qu'en apparence »<sup>28</sup>. Cet obstacle de fond à l'émergence d'une réflexion sur les femmes en rupture avec la pensée dominante reste d'actualité jusqu'aux années 80, lorsque Miriam Moreira Leite écrit son doctorat sur Maria Lacerda de Moura, dont la singularité ne correspond pas aux attentes universitaires, y compris féministes : elle n'était pas, selon l'auteure, une « révolutionnaire » mais plutôt une « révoltée », ce qui à la fois décevait et déroutait ses collègues, hommes ou femmes. Si la démographie historique fonctionne comme une clef d'entrée pour l'histoire des femmes, d'autres domaines, toujours selon Miriam Moreira Leite, servent aussi d'accès, comme par exemple la géographie humaine. Reste, comme je l'ai montré, que la démographie trace une ligne de partage au sein de l'histoire des femmes, en opposant deux approches et deux regards historiques fondamentalement distincts.

13 C'est à la fin de la décennie 1980 que les discussions sur le genre, venues des États-Unis, arrivent au Brésil où les débats et les théories féministes américains sont plus présents que

leurs équivalents français. Ces discussions touchent avant tout les chercheuses plus identifiées au féminisme, plus sensibles à la critique féministe. Cependant, si je m'étais attendue ici à confirmer un lieu commun largement répandu selon lequel l'importation des concepts se fait au Brésil sans beaucoup de réflexion préalable, de façon trop rapide, les témoignages m'auraient démentie. Ils font preuve d'une véritable préoccupation théorique et conceptuelle, à laquelle répondent les textes américains lus et cités, signés non seulement par des historiennes, mais aussi par des anthropologues, des sociologues, des philosophes, etc. De plus, certaines des interviewées ont abordé le sujet pour dire qu'elles ne voyaient pas leurs travaux dans ce registre. Leila Mezan Algranti, nous l'avons vu, pense faire une histoire plus « classique ». Miriam Moreira Leite, pour sa part, affirme qu'elle n'est pas arrivée à parler de la différence des genres, étant plutôt marquée par une histoire des femmes qui cherche encore à leur donner de la visibilité. Sans faire ici l'analyse de leurs travaux, je dirai simplement qu'au-delà d'une autocritique, et de la modestie qui l'accompagne, ces auteures expriment sans doute une certaine résistance face à l'adoption des concepts en question, une hésitation par rapport à un éventuel changement de terminologie, de registre — alors que l'optique, à y regarder de plus près, n'en est pas tellement éloignée.

- 14 Mais une telle résistance peut avoir aussi une signification politique car elle permet aux auteures de se positionner. Leila Mezan Algranti, par exemple, réaffirme son attachement principal à l'histoire coloniale, plutôt qu'à celle des femmes, et à l'historiographie française, plus présente dans la bibliographie de son ouvrage sur les femmes recluses que les titres anglophones<sup>29</sup>. Dans l'introduction de son travail, au moment où elle le définit plus précisément, elle affirme : « Il s'agit, ainsi, d'une étude sur la sociabilité féminine et sur les rôles féminins vus au travers des sentiments d'hommes et de femmes dans un espace et dans un temps délimités. Ce travail rejoint une veine assez riche de l'histoire sociale, à l'intérieur de laquelle l'histoire de la femme émerge comme un champ à explorer »<sup>30</sup>. Vient ensuite une citation tirée d'un article collectif paru dans les *Annales*<sup>31</sup> où, s'il n'est pas question de genre, on parle bien d'une histoire des rapports entre les sexes. Dans tous les cas, en dessinant une filiation de l'histoire des femmes par rapport à l'histoire sociale — à laquelle elle s'identifie —, Leila Mezan Algranti finit par intégrer la première à son domaine de réflexion. Ce que refuse de façon radicale Mary del Priore, en disant : « Comme tu vois, je n'ai aucun intérêt pour le genre ou pour des discussions épistémologiques sur le féminin » ou « Excuse mon insistance à ne pas parler d'histoire du genre, car je ne sais pas ce que c'est ». Il s'agit encore ici d'une stratégie pour se positionner, cette fois-ci à l'extérieur d'un champ auquel plusieurs actrices de renom ne reconnaissent pas d'appartenance légitime. Abordant la même question, Maria Odila Dias est ferme : indépendamment de l'utilisation ou non du concept de genre, l'histoire des femmes au Brésil, comme elle préfère l'appeler, est bien une histoire des rapports sociaux entre les hommes et les femmes. Ou alors, ce n'est pas de l'histoire des femmes.

### Troisième génération

- 15 Ici encore, les quatre interviewés appartiennent à la même tranche d'âge, à l'exception de Cristina Wolff, plus jeune que les trois autres<sup>32</sup>. Ils commencent tous à travailler sur les femmes et le genre dans la deuxième moitié des années 90 à l'exception de Cristina Wolff qui avait déjà travaillé sur les femmes, en dehors des thèses universitaires, au début de cette décennie. Une filiation intellectuelle devient alors visible : Cristina Wolff est l'élève de Joana Pedro à Santa Catarina, et fait son doctorat sous la direction de Maria Odila Dias à São Paulo<sup>33</sup> ; Durval de Albuquerque effectue son master et son doctorat à l'Université de Campinas<sup>34</sup>, où il suit des séminaires proposés par Margareth Rago ; Júnia Furtado, si elle ne choisit pas des sujets en histoire des femmes pour son master ou pour son doctorat<sup>35</sup>, les travaille cependant sous la direction de Maria Odila Dias.
- 16 Malgré la présence toujours centrale de certains noms, un élargissement du champ au niveau national devient de plus en plus visible. Les professeurs ne travaillant pas sur l'histoire des femmes et du genre ne sont presque plus appelés à diriger des recherches dans ce domaine, et d'autres noms apparaissent. Ainsi, Ana Lídia Pantoja développe son projet de master<sup>36</sup> auprès du Centre des Hautes Études Amazoniennes de l'Université Fédérale du Pará (nord du pays),

avec pour directrice de thèse une historienne et anthropologue de cette université, ce qui est très significatif du point de vue d'une décentralisation géographique. Cristina Wolff mène son premier projet de recherches sur les femmes avant de finir l'équivalent brésilien de la maîtrise en s'intéressant aux femmes d'un syndicat rural de Santa Catarina. À l'époque (fin des années 80), dit-elle, son université connaît un certain renouvellement, avec l'arrivée de jeunes enseignants moins marqués par le positivisme ; encore marxistes, ils lisent et diffusent des textes nouveaux, en histoire culturelle et sociale. C'est pour elle la découverte de Foucault et du féminisme. Elle se réfère encore à l'expérience d'avoir participé à un groupe d'études, en dehors de l'université, se réunissant chez Joana Pedro, déjà professeure, et fréquenté non seulement par des enseignants, mais aussi par certains étudiants : « Le groupe a commencé à discuter des textes : Hegel, Marx, Lenine, Gramsci, et alors est venue la nouveauté, [E. P.] Thompson, Carlo Ginzburg, Michelle Perrot ». Ainsi, quand elle s'inscrit en master<sup>37</sup>, à l'Université Catholique de São Paulo, elle n'a pas une directrice de thèse spécialisée en histoire des femmes, mais partage un appartement à São Paulo avec deux de ses enseignantes, qui y suivent leur doctorat æ Joana Pedro et Maria Bernardete Ramos. Chez elles, le groupe d'études continue à exister, désormais avec des collègues paulistes, et en étant plus centré sur le débat féministe : « Les lectures étaient des articles, des traductions de revues comme *Signs*, *Feminist Studies* : Elizabeth Fox-Genovese, Thomas Foster, Sandra Harding ».

17 Trois caractéristiques nouvelles apportées par les itinéraires de ces chercheurs méritent d'être relevées. Il s'agit tout d'abord de la décentralisation géographique que j'ai déjà mentionnée. Durval Albuquerque se rend dans l'état de São Paulo pour son master et son doctorat ; il retourne ensuite au nord-est du pays, à l'Université Fédérale de la Paraíba (et, depuis 2002, à celle de Campina Grande, dans le même état). Là, il enseigne et dirige des recherches sur le genre, ce qui évite à d'autres chercheurs d'avoir à se déplacer loin de chez eux, comme lui-même a dû le faire<sup>38</sup>. Ana Lídia, nous l'avons vu, fait son master dans son état, dans le nord du pays, et Cristina Wolff, même si elle s'inscrit en doctorat à São Paulo, effectue sa thèse en histoire des femmes dans l'état d'Acre, en pleine forêt amazonienne, où elle vit pendant toute l'année 1995. Cette décentralisation est géographique mais elle concerne aussi des connaissances. Maria Odila Dias insiste sur cette expansion de l'histoire des femmes : selon elle, beaucoup d'étudiant-t-e-s venant du nord et du nord-est du pays s'inscrivent à l'Université Catholique de São Paulo pour leurs masters et leurs doctorats en histoire des femmes.

18 La deuxième caractéristique porte sur la chronologie. Durval Albuquerque et Júnia Furtado se consacrent à des projets sur les femmes et le genre au niveau post-doctoral, dans des recherches commencées en 1996<sup>39</sup>. Ana Lídia Pantoja s'intéresse à l'histoire des femmes dès 1995 pendant la réalisation d'un projet où, dit-elle, les documents la poussent dans cette direction, mais elle ne formalise cet intérêt qu'en 1998, lors d'une recherche spécifique en histoire des femmes. Ainsi, en dehors de l'itinéraire de Cristina Wolff, précoce par rapport aux trois autres, nous pouvons penser que cette plus grande pénétration nationale de l'histoire des femmes date de la deuxième moitié des années 90. Reste à dire que dans le processus général de développement de l'histoire des femmes au Brésil, la Fondation Carlos Chagas, qui distribue des bourses de la Fondation Ford, a eu un rôle non négligeable. Ces bourses, en offrant la possibilité de voir les projets financés, suivis par des spécialistes reconnu-e-s et publiés dans un ouvrage collectif, ont sans doute attiré des chercheur-e-s vers ce domaine, ou du moins ont contribué à leur permettre d'approfondir leurs recherches<sup>40</sup>.

19 La troisième remarque concerne la terminologie : pour cette troisième génération qui voit l'entrée en scène de Durval Albuquerque et de ses travaux sur le masculin, il m'a été très difficile de maintenir l'appellation « histoire des femmes ». Il n'est d'ailleurs pas le seul : j'en interroge deux autres en ce moment et d'autres viendront (Durval Albuquerque a lui-même des étudiants en master et en doctorat travaillant sur le genre et le masculin). Ce n'est pas que dans la génération précédente il n'y ait pas d'hommes, même s'ils sont très peu nombreux. Mais ils sont le plus souvent proches d'une démarche démographique qui jouxte l'histoire des femmes. La nouveauté tient à cet intérêt pour les hommes dans une optique genrée de l'histoire, qui nous oblige à changer d'appellation : non plus histoire des femmes mais des rapports de genre.

20 Enfin, s'agissant de la question du féminisme, les réponses des interviewé-e-s de la troisième génération diffèrent de celles données par les membres des deux autres. Ici, si la réponse n'est pas définitivement positive comme pour les pionnières, elle ne fonctionne pas non plus comme une ligne de démarcation, comme pour la deuxième génération. Elle reste pourtant très imbriquée dans les itinéraires de chaque chercheur-e. Júnia Furtado a insisté, tout au long de son témoignage, sur les résistances qu'elle a toujours eues par rapport à l'histoire des femmes, qu'elle n'adopte que tardivement, et à laquelle elle ne s'identifie pas complètement en tant qu'historienne. De même, elle ne se montre pas sensible au féminisme car, dans son interprétation, ce n'est plus nécessaire : elle dit appartenir à une génération post-féministe où les conquêtes sont accomplies. Cristina Wolff et Ana Lúcia Pantoja, à l'inverse, affirment une sensibilité féministe, même si, comme Miriam Moreira Leite et Rachel Soihet, Cristina Wolff tient à préciser que le sien n'est pas un féminisme militant. Quant à Durval Albuquerque, s'il affirme rejoindre certaines des idées défendues par les féministes, il n'accepte pas plus cette étiquette que d'autres. Dans ses écrits, il se concentre sur les relations de pouvoir que la catégorie du genre permet d'analyser, relations de pouvoir non seulement entre hommes et femmes mais aussi entre hommes et hommes, montrant une sensibilité particulièrement aiguë pour les questions relevant de la sexualité, de l'hétérosexualité et de l'homosexualité.

## Aujourd'hui

21 Lorsqu'ils portent un diagnostic sur l'actualité de l'histoire des femmes et du genre au Brésil, les interviewé-e-s expriment des positions assez divergentes. La majorité d'entre eux est pourtant d'accord sur le fait que le milieu universitaire et, plus particulièrement historien, reste au Brésil très réticent<sup>41</sup>. L'histoire des femmes et du genre est selon eux/elles loin de se voir adoptée par l'historiographie brésilienne et ne bénéficie, dans les différentes universités, que d'une trop faible institutionnalisation. Il y a des spécialistes et des équipes, mais très peu de lignes de recherche spécifiques dans les départements d'histoire, et encore moins de postes. Certain-e-s, plus optimistes, parlent de la diversification de l'histoire des femmes en termes d'approches, de thématiques, de périodes explorées et voient une réelle intégration de cette perspective par l'histoire sociale et culturelle. D'autres se montrent au contraire beaucoup plus réservé-e-s. Quelques-un-es, comme Ana Lúcia Pantoja, plus proches de l'anthropologie, et plus préoccupés par les questions théoriques, regrettent que malgré l'influence positive du concept de genre pour l'histoire des femmes, celle-ci reste encore « très centrée sur les femmes ». Ce n'est pourtant pas l'opinion de tout-e-s : Maria Odila Dias, nous l'avons vu, considère, avec d'autres, la dimension « relativiste » comme acquise. Dans tous les cas, l'importance de l'anthropologie pour l'histoire des femmes est reconnue par les interviewé-e-s, indépendamment de leurs rapports plus ou moins proches avec cette discipline. Et ces rapports sont le plus souvent bien établis<sup>42</sup>, signe d'une réelle interdisciplinarité à laquelle, il me semble, les études sur les femmes sont particulièrement sensibles et perméables.

22 Reste, pour finir, une question qui n'a pas été abordée : celle de ma propre position qui, n'étant ni anodine, ni transparente, se doit d'être explicitée. Depuis quatorze ans maintenant, je ne vis plus au Brésil, même si je garde le contact avec mes interlocutrices de là-bas — certaines sont des amies très chères —, même si j'y vais le plus souvent possible, si j'y publie autant que je peux, bref, si je fais de mon mieux pour effacer la distance. Mais il me semble que cette même distance joue, dans le cas de cette enquête, en ma faveur. Elle agit comme un stimulant, en favorisant les échanges qui sont sa matière et, dans le même temps, elle m'éloigne des conflits, des rivalités et des désaccords qui rendraient la tâche plus délicate à quelqu'un vivant au Brésil (ce n'est pas un hasard si ce travail n'avait jusqu'ici jamais été entrepris). Voici donc comment finit par se dessiner l'espace spécifique qui est le mien au sein de cette configuration : celui du passeur. C'est ainsi que je m'inscris dans le débat — prenant à distance la parole en faisant parler les autres. Dans ce sens, les entretiens que je réalise sont pour moi l'occasion d'autant d'hommages, et j'espère très sincèrement que chacun-e se reconnaîtra au mieux en lisant ce texte.

## Bibliographie

- ALBUQUERQUE JR. Durval M. de, 1988, *Falas de Astúcia e de Angústia : a seca no imaginário nordestino : de problema a solução (1877-1922)*, master, Unicamp, manuscrit.
- , 1999, *A Invenção do Nordeste e outras artes*, São Paulo/Recife, Cortez/Massangana.
- , 2003, *Nordestino : uma invenção do falo – uma história do gênero masculino (Nordeste 1920/1940)*, Maceió, Catavento.
- ALGRANTI Leila M., 1988, *O Feitor ausente : estudo sobre a escravidão urbana no Rio de Janeiro – 1808-1822*, Rio de Janeiro, Vozes.
- , 1993, *Honradas e devotas : mulheres da colônia : condição feminina nos conventos e recolhimentos do Sudeste do Brasil, 1750-1822*, Rio de Janeiro/Brasília, José Olympio/Edunb.
- , 2004, *Livros de devoção, atos de censura – ensaios de história da leitura na América portuguesa – 1750-1821*, Hucitec, sous presse.
- BORIS Eileen et CHAUDHURI Nupur (dir.), 1999, *Voices of women historians : the personal, the political, the professional*, Indiana University Press.
- CORREA Mariza, 1981, « Repensando a família patriarcal brasileira », *Cadernos de pesquisa*, 37, mai, pp. 5-16.
- DAUPHIN Cécile *et alii*, 1986, « Culture et pouvoir des femmes : essai d'histoire », *Annales ESC*, 2, mars-avril, pp. 271-93.
- DIAS Maria O.L. da S., 1984, *Quotidiano e poder em São Paulo no século XIX*, São Paulo, Brasiliense.
- FREYRE Gilberto, 1973 (1933), *Casa-grande & senzala*, São Paulo, Brasiliense.
- , 1977 (1936), *Sobrados e mucambos*, Rio de Janeiro, José Olympio.
- FURTADO Júnia F. 1996, *O Livro da Capa Verde : a vida no Distrito Diamantino no período da Real Extração*, São Paulo, Annablume.
- , 1999, *Homens de negócio : A interiorização da metrópoli e do comércio nas minas setecentistas*, São Paulo, Hucitec.
- , 2003, *Chica da Silva e o contratador dos diamantes : o outro lado do mito*, São Paulo, Companhia das Letras.
- LEITE Miriam L.M., 1984a, *A Condição feminina no Rio de Janeiro, século XIX : antologia de textos de viajantes estrangeiros*, São Paulo/Brasília, Hucitec/Edusp/Pró-Memória.
- , 1984b, *Outra face do feminismo : Maria Lacerda de Moura*, São Paulo, Atica.
- , 1997, *Livros de viagem (1803-1900)*, Rio de Janeiro, UFRJ.
- Mulher brasileira : bibliografia anotada*, 1979 et 1981, São Paulo, Brasiliense, 2 vols.
- PANTOJA Ana L.N., 2001, *Mulheres negras em Belém do Pará : políticas públicas e estratégias de sobrevivência 1890/1910*, master, UFPA, manuscrit.
- PEDRO Joana M., 1979, *O desenvolvimento da construção naval em Itajaí, Santa Catarina, uma resposta ao mercado local (1900-1950)*, master, UFSC, manuscrit.
- , 1994, *Mulheres honestas e mulheres faladas : uma questão de classe (1880-1920)*, UFSC.
- PRIORE Mary del, 1992, *Ao sul do corpo : condição feminina, maternidades e mentalidades no Brasil colônia*, Rio de Janeiro, José Olympio.
- RAGO Margareth, 1985, *Do Cabaré ao lar. A Utopia da cidade disciplinar – Brasil 1890-1930*, Rio de Janeiro, Paz & Terra.
- , 1991, *Os Prazeres da noite : prostituição e códigos da sexualidade feminina em São Paulo (1890-1930)*, Rio de Janeiro, Paz & Terra.
- , 2000, *Entre a histeiro*, Paz & Terra. : *Luce Fabbri e o anarquismo contemporâneo*, São Paulo, Unesp.
- SAFFIOTI Heleieth I.B., 1979, *A Mulher na sociedade de classes : mito e realidade*, Petrópolis, Vozes.
- SOIHET Rachel, 1974, *Bertha Lutz e a ascensão social da mulher, 1919-1937*, master, UFF, manuscrit.
- , 1989, *Condição feminina e formas de violência – mulheres pobres e ordem urbana (1890-1920)*, Rio de Janeiro, Forense Universitária.
- , 1998, *A Subversão pelo riso : estudos sobre o carnaval carioca da Belle Époque ao tempo de Vargas*, Rio de Janeiro, FGV.

THÉBAUD Françoise, 1998, *Écrire l'histoire des femmes*, Lyon, ENS Éditions.

WOLFF Cristina S., 1991, *As mulheres da colônia Blumenau – cotidiano e trabalho, 1850-1900*, master, PUC-SP, manuscrit.

—, 1999, *Mulheres da Floresta : uma historia : Alto Juruá, Acre (1890-1945)*, São Paulo, Hucitec.

## Notes

1Thébaud 1998.

2Comme cela a été le projet d'Eileen Boris et Nupur Chaudhuri (Boris et Chaudhuri 1999).

3Et trois autres sont actuellement en cours. Ils ne seront pas traités.

4Miriam Lifchitz Moreira Leite (née en 1926), Rachel Soihet (1938) et Maria Odila Leite da Silva Dias (1943).

5Margareth Rago (1948), Joana Maria Pedro (1950), Mary del Priore (1952) et Leila Mezan Algranti (1953).

6Júnia Ferreira Furtado (1960), Durval Muniz de Albuquerque Junior (1961), Ana Lídia Nauar Pantoja (1964) et Cristina Scheibe Wolff (1968).

7Dias 1984.

8Elle devient enseignante à l'âge de vingt-et-un ans.

9C'est une possibilité très souvent utilisée par des professeurs qui, à l'âge de la retraite, ne veulent pas s'arrêter : ils se font embaucher par des universités privées. Les universités catholiques ont une bonne réputation au Brésil, où l'Église est très marquée à gauche.

10*Mulher brasileira : bibliografia anotada*, 2 vol., 1979 et 1981.

11Leite 1984a et 1997.

12Leite 1984b. Féministe libertaire, Maria Lacerda a écrit une œuvre importante et originale, cohérente avec les principes souvent radicaux qu'elle a suivis pendant toute sa vie.

13Cf. Freyre 1973 et 1977. Pour un regard critique, voir l'article devenu classique de Mariza Corrêa (Corrêa 1981).

14Soihet 1974.

15Cf. Soihet 1989 et 1998.

16Voir note 5.

17Pedro 1979, Rago 1985 et Algranti 1988. Mary del Priore n'a pas fait de *master*.

18Pedro 1994.

19Véritable pôle national, cette équipe organise tous les deux ans un congrès international, *Fazendo gênero* — « Faisant du genre » (« faire du genre » veut dire en portugais faire des manières) et a repris, depuis 1999, la responsabilité éditoriale de la *Revista Estudos Feministas*, auparavant publiée à Rio. C'est aussi à Santa Catarina qu'a été créée la maison *Editora das Mulheres* (Éditions des femmes) par des professeures retraitées.

20La première, contemporanéiste, a eu Edgar de Decca, de l'Unicamp, comme directeur de thèse ; la seconde, dix-huitièmiste, a fait ses recherches sous la direction de Fernando Novais, à l'USP.

21Rago 1991 et 2000.

22Algranti 1993.

23Algranti 2004.

24Cf. Priore 1992.

25Les italiques sont de moi.

26Ce contexte, où la question sociale prime sur tout autre sujet et auquel les féministes sont fortement invitées à se tenir, est lié au contexte politique national, dominé par la dictature militaire, face à laquelle ce marxisme se veut une résistance. Le coup d'état militaire date de 1964 et le durcissement du régime, de 1968. La détente politique s'initie en 1978-79 et le premier président civil est élu, encore indirectement, en 1985.

27Dias 1984.

28Saffioti 1979 : 14.

29Algranti 1993.

30Algranti 1993 : 5.

31Dauphin *et al.* 1986.

32Voir note 6.

33Thèse soutenue en 1998 et publiée l'année d'après (Wolff 1999).

34Albuquerque Jr. 1988 et 1999.

35Furtado 1996 et 1999 (master soutenu en 1991, doctorat en 1996).

36Pantoja 2001.

37Wolff 1991.

38Selon les données qu'il m'a communiquées en avril 2003, il a dirigé 9 masters soutenus de 1996 à 2002 (dont 7 de 1999 à 2002) et 2 doctorats soutenus en 2001 et 2002. Parmi ses étudiants, tous ne viennent pas de son état (Paraná) : 4 viennent d'ailleurs (Ceará, Tocantins, Rio Grande do Norte et Piauí). Mais ils ne sont pas allés vers le sud du pays ; un pôle régional semble donc se constituer.

39Et terminées, respectivement, en 2000 et 2003 (Albuquerque Jr. 2003 et Furtado 2003).

40Huit concours ont été réalisés, avec 170 projets, toutes disciplines confondues. Institution prestigieuse, cette fondation a son propre corps de chercheur-e-s, une équipe travaillant sur les rapports de genre et de race, et une bibliothèque spécialisée. C'est une voie non-universitaire pour les recherches sur les femmes, par où sont passé-e-s quatre de mes interviewé-e-s : Miriam Moreira Leite (1978 et 1980), Cristina Wolff (1991 et 1998), Júnia Furtado (1998) et Ana Lídia Pantoja (1998).

41À l'exception de Durval Albuquerque, dont le ferme optimisme se démarque des autres opinions sur ce point : « L'historiographie des femmes se trouve parfaitement intégrée à l'historiographie brésilienne ».

42Comme le souligne Cristina Wolff : « les anthropologues sont nos partenaires, nos voisin-e-s, nos références ».

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Mônica Raisa SCHPUN, « L'histoire des femmes et du genre au Brésil : enquête sur trois générations », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 19 | 2004, mis en ligne le 13 novembre 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/656> ; DOI : 10.4000/clio.656

#### Référence papier

Mônica Raisa SCHPUN, « L'histoire des femmes et du genre au Brésil : enquête sur trois générations », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 19 | 2004, 191-207.

### ***À propos de l'auteur***

#### **Mônica Raisa SCHPUN**

Mônica Raisa SCHPUN, historienne, est membre du LAHIC (Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire de l'Institution de la Culture, CNRS) et du CRHISCO (Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés et Cultures de l'Ouest, université de Rennes 2). Elle a publié *Les Années folles à São Paulo : hommes et femmes au temps de l'explosion urbaine* (L'Harmattan/IHEAL, 1997), *Beleza em jogo : cultura física e comportamento em São Paulo nos anos vinte* (SENAC/Boitempo, 1999) et a organisé le numéro 47/48 des *Cahiers du Brésil Contemporain. Élités brésiliennes : approches plurielles* (MSH/EHESS, 2002). Elle est également l'auteure de plusieurs articles au Brésil, en France, au Portugal, en Italie et aux États-Unis, en histoire des femmes et du genre, histoire des élites et histoire urbaine. De 1997 à 2002, elle a enseigné l'histoire du Brésil et du Portugal à l'Université de Milan.

### ***Droits d'auteur***

Tous droits réservés

### ***Résumé / Abstract***

L'article réunit les premiers résultats d'une enquête en cours sur l'histoire des femmes et du genre au Brésil. Il est basé sur des interviews réalisées auprès d'historien-ne-s ayant

une production reconnue dans ce champ, et sur l'étude de leurs itinéraires. Les entretiens, d'abord oraux, se sont poursuivis par courrier électronique. Ces derniers échanges étant à mi-chemin entre le dialogue oral et l'échange épistolaire, duquel ils se différencient par leur rapidité et par leur caractère informel. Les onze historien-ne-s interrogé-e-s appartiennent à trois générations : les pionnières (3), qui ont commencé leurs travaux et leurs enseignements pendant la décennie 1970 ; celles qui ont été formées par celles-ci ou par leurs contemporains (4), et les plus jeunes (4), qui témoignent de certains développements actuels de l'histoire des femmes et du genre au Brésil.

**Mots clés :** ENTRETIENS, féminisme, Brésil, GENRE, FILIATIONS, générations, HISTOIRE DES FEMMES, HISTORIEN-NE-S, HISTORIOGRAPHIE, XXe siècle

In this article I present the first results of an ongoing research project on women and gender history in Brazil. It is based on the accounts and experiences of women historians who are well established in this field. I first interviewed these historians orally, but later started using email – these last exchanges were half way between oral dialogue and epistolary exchange. They differ from the latter in their rapidity and informal character. The eleven historians interviewed belong to three different generations : the pioneers (3) who started their teaching and research in the 70s, those who were taught by them or their contemporaries (4) and the youngest generation (4), who provide their testimony on certain current developments in women and gender history in Brazil.